

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[150. Val-Richer, Vendredi 5 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

150. Val-Richer, Vendredi 5 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Décès](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-10-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai mené hier ma mère et mes enfants faire une grande promenade.

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote

- 436, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/189-193

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

J'ai mené hier ma mère et mes enfants faire une grande promenade. Nous avons été à St Ouen, ce fameux St Ouen le Paing, dont le nom vous fatiguait tant à écrire. Je ne comprends pas que je ne vous l'aie pas épargné plutôt. Mais notre correspondance essayait tant d'échecs que je voulais prendre toutes les sûretés possibles. St Ouen est à un quart d'heure du Val-Richer. Mais ma mère marche si lentement que nous avons mis trois quarts d'heure. Mes enfants étaient parfaitement heureux. La joie des enfants est charmante à regarder ; d'autant qu'elle ne fait point d'envie à moi du moins. C'est un bonheur bien complet, bien exempt de regret, d'inquiétude. Mais je n'en voudrais pas, et je ne le regrette pas. Nous faisons comme vous. Nous jouissons avidement des derniers beaux jours. Hier était peut-être le dernier. Ce matin, le vent souffle, le ciel est noir, la pluie va venir. J'entends pourtant des paysans qui chantent à pleine gorge dans la vallée en récoltant leurs pommes. Encore des joies dont je ne voudrais pas.

Ce pauvre, M. de Barante sera presque aussi contrarié que M. de Pahlen. Il le racontera moins. Je comprends toutes les malveillances, toutes les hostilités, pas du tout les maussaderies. On peut se détester et se combattre mais on se salue et on se parle comme si de rien n'était. Viendra-t-il un temps où les gouvernements vivront entr'eux tout à fait en gentlemen, polis et pleins d'égards dans les choses extérieures, et indifférentes, quoiqu'il en soit du fond des choses ? J'en doute : il faudrait supprimer le caprice et l'humeur. La nature humaine ne voudra pas. Vous n'entendez sûrement pas parler de l'élection du Général Jacqueminot qui doit se faire demain. Ce ne sont pas les affaires de votre monde. Il me revient qu'on en est assez préoccupé. Non qu'on ne la regarde comme assurée, mais l'opposition sera forte, plus forte qu'elle n'ait jamais été. A cette occasion on m'écrit de plusieurs côtés qu'on est frappé du terrain que gagne la gauche, et qu'il se dit assez que, si le Ministère durait, il finirait par lui livrer les affaires.

Je viens de recevoir une lettre de Mad. de Rémusat qui m'a touché. Elle est désolée vraiment désolée de la mort de Mad. de Broglie, avec une vivacité, un abandon d'admiration et de chagrin qui sont rares dans le monde. Il est si froid et si sec ! Il est juste en général, mais de cette justice superficielle et indifférente qui est presque une offense pour des cœurs bien émus. C'est une des choses auxquelles j'ai eu le plus de peine à m'accoutumer. Je l'ai fait pourtant. Je ne puis souffrir de laisser aux indifférents le moindre pouvoir de m'atteindre. M. de Turpin, écrit de Venise à Mad. de Meulan que l'effet de l'armistice est vraiment très grand et que l'Empereur sera vraiment bien reçu. Du reste, Venise se relève, dit-il, non pas seulement pour un jour et par artifice, mais réellement et d'une façon durable. Le port se ranime ; les palais se réparent. Avez-vous jamais lu un peu attentivement l'histoire de Venise ? C'est un gouvernement qui a admirablement compris et exploite deux grands mobiles de ce monde, le secret et le plaisir. On n'a jamais si bien su se taire et s'amuser.

10h

Moi aussi, j'ai mes moments où je vous cherche plus encore que de coutume. Ils reviennent souvent. Vous me manquez immensément. Enfin, nous avançons. N'ayez mal aux nerfs que pour me chercher. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 150. Val-Richer, Vendredi 5 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1562>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 5 octobre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

9.

J'ai mené hier ma mère et mes enfants faire une grande promenade. Nous avons été à St. Rémy, et sommes allés au pain, dont le nom nous fatiguait tant à écrire. Je ne comprends pas que je ne vous l'ais pas épargné plus tôt. Mais notre correspondance souffrait tant d'écriture que je voulais prendre toutes les facilités possibles. St. Rémy est à un quart d'heure du Val d'Albion. Mais ma mère marche lentement que nous avons mis trois quarts d'heure. Mes enfants étaient parfaitement heureux. La joie des enfants est charmante à regarder; d'autant qu'elle ne fait point d'envie, à moi du moins. C'est un bonheur bien complet, bien exempt de regret, d'inquiétude. Mais je vous voudrais pas, et je ne le regrette pas. Vous faites comme vous. Nous jouissons avidement des derniers beaux jours. hier était peut-être le dernier. Le matin, le vent souffle, le ciel est noir, la pluie va venir. J'entends pourtant des paysans qui chantent à pleine gorge dans la vallée en récoltant leurs pommes. Encore de la joie dont je ne voudrais pas.

Le pauvre Mr. de Barante sera presque aussi contrarié que Mr. de Rabou. Il le racontera moins. Je

comprenant toutes les malveillances, toutes les hostilités, par la
toute la mauvaise volonté. On peut se détester et se combattre, mais
on se hait et on le porte comme si de rien n'était. N'oubliez pas
que dans un état où les gouvernements vivront entourés tout à fait en
gentlemen, politicien et plus dégagé dans les choses publiques, de
l'opposition, qui égale en fait de fond les choses ? J'en doute : il
faudrait supprimer le caprice et l'humour. La nature
humaine ne voudra pas.

Vous n'entendez pas sans plaisir de l'écriture du
général Jacquinot qui doit se faire demain. Ce ne sont
pas les affaires de votre monde. Il me revient qu'en effet
assez préoccupé. Non qu'en ne la regarde comme assurée,
mais l'opposition sera forte, plus forte qu'elle n'ait jamais
été. À cette occasion, on accroît de plusieurs fois, qu'en est
frappé du terrain que gagne la gauche, et qu'il se situe au
que, si le Ministère durait, il finirait par lui livrer les
affaires.

Je viens de recevoir une lettre de Mme de Remusat
qui m'a touché ! Elle est dévouée, vraiment dévouée de la
mort de Mme de Broglie, avec une sincérité, un abandon
d'admiration et de chagrin qui sont rares, dans le monde.
Il est si froid et si sec ! Il est juste en général, mais
de cette jugeuse superficielle et indifférente qui est presque
une efface pour des causes bien évidentes. C'est une des choses
auxquelles j'ai eu le plus de peine à m'accoutumer. Je
l'ai fait pourtant. Je ne puis souffrir de laisser aux

du indifférem le moindre pouvoir de m'atteindre.

M. de Turpin écrit de Venise à Mme le Moult au que
l'offre de l'ambassade est vraiment très grande et que l'Empereur
l'a vraiment bien reçue. De cette, Venise se relève, dit-il, non
pas seulement pour un jour et par artifice, mais échelonne
ce réveil d'une façon durable. Le port se ravive; le palais se
réparent. Avez-vous jamais vu un peu attentivement l'histoire
de Venise? C'est un gouvernement qui a admirablement
compris et exploité deux grands motifs de ce monde, le droit
et le plaisir. On n'a jamais si bien su se faire et s'amuser.

10 h.

Moi aussi, j'ai mes moments où je vous cherche plus, encore que
le costume. Ils arrivent souvent. Vous me manquez
immensément. Jusqu'aujourd'hui mal aux yeux que
pour me chercher. Adieu. Adieu.

